

Fiche de lecture 5

Julien Revol, DHEPS – promo 11

Avril 2020

***Habiter en oiseau*, Vinciane Despret, Actes Sud, collection Mondes sauvages, 208p.**

« *S'arrêter, écouter, écouter encore : ici, maintenant, se passe et se crée quelque chose d'important.* » (p181)

« *Les oiseaux sont peut-être ouverts à l'idée de l'imprévisible, à l'idée que toute situation est toujours, d'entrée de jeu, indéterminée. Ils sont peut-être entêtés, comme ces êtres fatiguant qui ne croient pas à la logique des prédictions.* » (p137)

« *La philosophie n'a pas pour tâche d'informer, mais celle de ralentir, de se désaccorder, d'hésiter. Se désaccorder pour trouver d'autres accords. Faire bifurquer quand cela va trop droit. S'allier à des puissances.* » (p107)

C'est sous le chant des oiseaux que j'ai lu cet ouvrage et écrit cette fiche de lecture, en période confinée. Des chants comme autant de fenêtres d'où s'échapper, et l'espace d'un instant se sentir oiseau, dans le frémissement du printemps.

Vinciane Despret est une philosophe belge contemporaine enseignante à l'Université de Liège qui s'intéresse notamment aux animaux, et à l'éthologie, cette science qui étudie les comportements animaux.

On pourrait dire de *Habiter en oiseau* qu'il traite le territoire du point de vue des oiseaux : il s'agirait d'un livre *sur* les oiseaux, et la manière dont ils font territoire. On pourrait dire aussi qu'il traite des discours faits sur les oiseaux et la manière dont ils font territoire, sur les différentes façons qu'ont les ornithologues de regarder et lire le comportement des oiseaux : il s'agirait alors d'un livre *sur* les ornithologues et leurs savoirs. Mais finalement, au sortir de la lecture, on peut se dire qu'il y a bien plus que cela dans ce livre.

Vinciane Despret nous embarque dans un voyage, où elle dialogue *avec* les oiseaux et *avec* les ornithologues, et où elle fait dialoguer aussi les oiseaux entre eux, et les ornithologues entre eux, et les ornithologues *avec* les oiseaux. De ce grand bruissement de voix et de chants, la notion de territoire en sort complexifiée, chamarrée. C'est avec un regard plus vaste, une oreille plus aguerrie, des sens aux aguets, et la pensée vivifiée que nous pouvons rencontrer de nouveaux les oiseaux et le monde dans lequel nous sommes impliqués avec eux. Et la grande dispute des ornithologues semble nous parler de nous, et nous renvoient à nos façons de voir, nos façons de penser, de vivre et de composer avec ce monde.

Ce que je retiens de cette lecture

Vinciane Despret ne cesse de se méfier des généralisations, des modèles schématiques, des théories unifiant le divers, comme elle nous demande à faire attention à ne pas « mathématiser les histoires » (p81), les enfermant alors dans des schémas statistiques bien trop réducteurs et asséchants. A ces généralisations, à la construction de lois et de modèles qui ont pu être le schéma directeur d'une certaine manière de faire de la science, elle préfère les « variations du vivant » (p81), l'attention portée à la diversité, à l'écart, à l'exception à la règle.

Ceci suppose « une culture du tact, de l'attention aux différences et aux spécificités, et du souci pour ce qui compte » pour envisager « l'invraisemblable diversité des manières d'être que les territoires ont

contribué à inventer » (p37). C'est donc un effort de l'attention qui est sollicité ici pour s'attacher à la singularité et la complexité de chaque vie d'oiseau, de chaque situation territoriale qui, indisciplinées et rétives à toutes réductions savantes, ne peuvent être contenues dans un discours unifié et omniscient. Elle s'intéresse par exemple aux histoires de vie des oiseaux (entendons bien le pluriel : autant d'histoires de vie qu'il y aurait d'oiseaux), et les savoirs qu'elle déploie sur les oiseaux tout au long du livre s'entendent comme des narrations. Il y a quelque chose qui se dégage en creux d'un souci de bien raconter, un art du récit qui fait savoir.

Ainsi, pour ne pas céder aux idées hégémoniques et étouffantes, aux explications massives et aveuglantes, en matière ornithologique comme plus largement, Despret nous invite à nous munir de « petites loupiottes » (p52). Une manière de saisir la recherche et la science dans une forme d'humilité, voire de fragilité, qui loin de réduire son entreprise la déplace pour lui permettre de saisir autrement cette incroyable intrication constitutive du réel et de son foisonnement. Un savoir qui se fait certes à touches plus petites et moins globalisantes, mais tellement plus nuancées, en prise avec la complexité à l'œuvre dans le réel (avec ce qui est tissé ensemble, comme nous le rappelle l'étymologie de complexité).

Cela nous emmène à penser au-delà des déterminations, des modèles de conduites, des fonctions attachées à un territoire pour mettre du jeu, de la marge de manœuvre, instiller un certain imaginaire. Et penser aussi des théories plus locales, attachées au singulier, pour « composer un modèle inédit à partir d'un milieu qui fait des propositions ».

Il s'agit de penser et d'appréhender les savoirs, les discours, comme suscitant (et étant suscité par) autant de mode d'attention, de manières de regarder, de sentir, de se laisser traverser par le réel. La connaissance est élevée comme un art de la rencontre. Tenter ici de penser ce qui importe pour les oiseaux, penser par ce détour offrant un tout autre point de vue que serait celui de tel ou tel oiseau, chercher à *penser oiseau*.

Vinciane Despret met en jeu tout au long de son livre une grande variété de discours portés par les ornithologues sur les oiseaux et leurs territoires. Et elle les envisage comme autant de modes d'attentions (et parfois d'inattentions), qui peuvent enrichir notre rapport au réel, le rendre plus vaste (ou parfois le rétrécir). Elle fait ainsi écho à Eduardo Viveiros de Castro qu'elle cite au début de son ouvrage, pour qui l'anthropologie qui s'intéresse aux variations humaines a pour tâche de « multiplier notre monde ». De la même manière, il semble que saisir le monde des oiseaux par des savoirs ornithologiques, peut nous permettre de faire proliférer notre monde, par un détour encore plus vaste que celui que propose l'anthropologie, en s'intéressant ici à ces vivants non-humains.

Pour ouvrir ces mondes il s'agit de ne pas tout remmener au notre. Et comme l'anthropologie se méfie de l'ethnocentrisme, on peut ici se méfier de l'anthropocentrisme et de toutes les implications qui pourraient réduire le regard du chercheur. Ce qui nous oblige à nous décentrer, se défaire d'habitudes de pensée pour s'ouvrir à l'altérité que nous présente chaque animal, les animaux nous présentant « d'autres modes de sentir » (p34).

C'est une tâche que l'on pourrait qualifier de politique dans cette manière de constituer du savoir, et d'envisager la variété du monde. En citant Dona Harraway, Vinciane Despret rappelle que « multiplier les mondes peut rendre le nôtre plus habitable » (p41). Et qu'il s'agit aussi d'« ouvrir l'imaginaire en honorant les inventions » (p42), car chaque oiseau présente une tentative de composition inédite avec le monde, une idée de vie qui ouvre notre répertoire du sentir, du penser, et du vivre.

Rendons-nous attentifs ! Telle semble être une des convictions fortes irriguant le propos du livre. J'y vois une exigence éthique dans cette manière d'exercer, soutenir, ouvrir notre attention. Une façon de ne pas s'enclorre sur soi (de déclorre sur le monde ?), ne pas se précipiter en cédant à nos habitudes de perception, ne pas céder à la paresse des jugements hâtifs. Il s'agit d'un véritable effort dont la

négligence en serait le pendant, pour se donner le temps et les manières de « prendre soin de ce qu'on observe », saisir les infimes différences, rendre perceptibles les nuances et ce qui ne se voyait pas avant. « Qu'est-ce qu'on décide de rendre remarquable dans ce qu'on observe pour rendre possible d'autres histoires ? » demande-t-elle dans ce sens (p154).

Vinciane Despret semble éviter deux écueils. Celle où le monde ne serait que le produit du discours, où le réel échappe à notre appréhension, où il ne peut être que fabriqué par notre regard et la manière dont on en parle, rendant ainsi illusoire toute science, tout projet de savoir. Celui aussi d'une recherche de stricte vérité, de découverte d'un savoir scientifique en adéquation totale avec le réel, qui pourrait dire le monde tel qu'il est, avec la croyance en un progrès linéaire de la science qui, à force de cheminer, s'approcherait de plus en plus du réel pour lever enfin le mystère du monde.

Se situant entre deux eaux, elle met en jeu au travers des savoirs ornithologiques, différentes manières de lire les situations qui se répondent par effet de résonances et contradictions, et sont mises en regard des observations des oiseaux et de leur territoire. Il ne s'agit pas d'édicter ce qui est vrai ou faux, mais plutôt de cerner les limites de chaque théorie, la froter à d'autres, envisager ce qu'elle permet de voir et de saisir, et dans un même mouvement ce qu'elle cache et laisse de côté. Et aussi évaluer ce qu'elle implique en tant que faisant effet, sur le regard et sur la manière d'enrichir le(s) monde(s).

Il me semble ainsi qu'elle envisage les théories dans une perspective faisant écho à son étymologie grecque (theorein) : celle du regard sur les choses, du point de vue d'un spectateur. Il ne s'agit pas de trancher entre les regards mais d'ouvrir la multiplicité du réel des oiseaux par la pluralité des discours, et interroger chacun de ces discours par ce réel-là. Chaque théorie constituant un foyer d'interpellation des autres théories, comme le réel et les histoires de chaque oiseau constituent également un foyer d'interpellation de chacune de ces théories.

Il ne s'agit pas de trancher, mais plutôt de s'ouvrir à cette diversité de regards, comme une invitation à la prolonger encore dans la création d'autres regards, geste à jamais recommencé de la création de savoirs. Il s'agit comme le rappelle Baptiste Morizot dans sa postface à cet ouvrage d'articuler ces différents discours entre eux à partir du « marché bigarré et cosmopolite de l'interprétation, qui est coopérative et intégrative » (p203). Ainsi il met en tension deux dynamiques : expliquer et interpréter. Il oppose la logique de l'explication qui est recherche de causes et de lois définitives, chaque explication s'annulant l'une et l'autre, à celle de l'herméneutique, la logique de l'interprétation, jouant elle de la variété des savoirs, non comme un obstacle mais comme une source d'enrichissement de la connaissance.

Dans ce mouvement-là, on regrette presque que Vinciane Despret n'invite pas davantage encore d'autres formes de savoirs qui ont parlé (avec) les oiseaux. Si quelques philosophes sont invités, la littérature y est plus rare, si ce n'est à travers la plume de l'auteure elle-même qui s'enrichit d'un regard très sensible sur le réel et nous raconte aussi ses histoires. Car c'est une vision ici qui me semble envisager l'ensemble des savoirs comme autant de littératures, des manières de faire poème à partir du réel, qui ne dispense pas d'un regard sensible sur le réel, et qui au contraire l'enrichit (bien que ceci ne doive pas nous faire oublier non la rigueur méthodologique qui reste toujours évaluée, à l'aune notamment du regard large et précis qu'elle permet ou empêche).

Et c'est dans ce sens il me semble que Despret cite Isabelle Stengers faisant référence au *Sapere Aude* kantien (Ose connaître), qu'elle rehausse à la faveur de l'équivoque de son étymologie à un Ose goûter, nous rappelant alors tout le mouvement du sentir qu'il y a dans la pensée et la connaissance.

Si j'ai parlé précédemment de la démarche générale, il reste compliqué, voire vain, de tenter de résumer un tel ouvrage tant il prolifère à divers endroits, et qu'au fil de l'écriture notre vision des

oiseaux, de la notion de territoire, et du travail scientifique s'en trouve à chaque fois plus enrichi, davantage complexifié. Résumer me semblerait ici appauvrir et être contraire à la démarche entreprise par l'auteure. Je peux cependant restituer quelques éléments ayant retenu mon attention.

Vinciane Despret s'attache notamment aux principes qui sous-tendent les savoirs, aux schèmes d'attention, aux modes d'explication dévoilant ainsi différentes visions du territoire qui apparaissent comme autant de « manières d'habiter donc de faire monde ».

Elle envisage au début de son ouvrage les visions du territoire comme propriété, dont elle montre les assises tout en cernant les limites. Pour elle, cette théorie est notamment sous-tendue par une vision de l'usage de la terre comme appropriation qui est à resituer historiquement et politiquement, dans le mouvement des enclosures qui a pris part à partir du XVIII^e siècle et a émietté les communs. Et elle dépasse cette vision là en opposant non plus les termes sien / non sien de la propriété, mais soi / non soi de l'appropriation, redonnant alors un autre visage à ce qu'il en est du propre. Non plus celui de la possession d'un lieu, mais d'un lieu comme « accord corporel », comme manière de se faire soi, comme « fait d'exister en propre » (p123).

Le territoire envisagé lui sous le prisme de la compétition et du conflit, que ce soit pour les femelles ou les ressources alimentaires occulte les dimensions de coopération, de voisinage, comme la place occupée réellement par certaines oiselles. C'est notamment le regard porté davantage sur les formes dramatiques du social (comme le conflit et l'agressivité), qui rend invisibles ces multiples formes d'échanges, d'entraides, de solidarités qui peuvent avoir lieu au quotidien dont il s'agit aussi d'être attentif, quoi qu'elles soient plus ténues et discrètes que les formes combattives.

Le territoire, appréhendé comme vecteur de régulation de la population, peut être saisi comme des réponses variées apportées par chaque groupe et individu à un problème commun. « Combien devons-nous être pour rester nous-mêmes, pour que ce qui compte pour nous subsiste ? » (p92). Face à un problème commun rencontré par tous les vivants, les solutions à inventer sont infinies, et prennent à chaque fois des allures singulières.

Pour Vinciane Despret, on peut aussi voir les théories comme des « histoires qui honorent la réussite ». Un territoire qui tient est un agencement complexe, fragile dont la tenue et la teneur dépend de multiples paramètres. Il s'agit d'avoir un regard plus vaste pour appréhender les territoires comme des « assemblages écologiques » constituant des « milieux locaux fragiles fait d'ajustements, mise en rapport délicats » (p100)

Vinciane Despret est une adepte de la pensée dialectique. Chaque élément semble être une manière de sortir de la pensée binaire, d'instiller du trouble, de s'inscrire dans du mouvant.

Les frontières par exemple sont envisagées comme « élastiques, négociables, poreuses ». Dépassant la vision commune des frontières conçues comme limites elle nous conduit à les envisager comme lieu d'échange et de négociation, de rapport et de vitalisation, riche en interactions sociales (ce qui peut nous renvoyer à la notion de seuil).

Dans la même perspective, elle favorise une pensée qui saisit le processus plus que la forme figée. Ainsi le social serait tel qu'il se fait, et non tel qu'il est, insistant davantage sur les forces de création, d'invention, de détournement, plutôt que sur les forces de reproduction. S'appuyant sur Bruno Latour et Shirley Strum (qui elle a travaillé sur les babouins), elle se défait d'une vision du social qui serait ordre préétabli qu'on aurait à intégrer en tant qu'acteur, pour le saisir comme jeu de négociations, et constante redéfinition par les acteurs eux-mêmes de ce qu'est le social. Ce regard ne nie pas les formes sociales (qu'elles soient animales ou humaines) qui se stabilisent, voire se figent, d'autant plus que le territoire peut aussi être vu comme régulateur de la vie sociale à travers l'établissement de

conventions qui s'étant négociées se stabilisent. Il nous conduit en tout cas à porter l'attention sur cette forme d'exploration qu'envisage les acteurs, cette enquête, ces réinventions qui font que le monde que nous avons en partage est une constante co-création (et donc susceptibles de mouvement et de transformation). Cela nous permet aussi de porter l'attention sur les manières dont s'y prennent chacun et chacune dans ce jeu dynamique (plutôt que de s'attacher prioritairement aux structures). Si ce regard est déjà un déplacement pour l'appréhension des mondes humains, il l'est d'autant plus pour les mondes animaux où l'opinion commune nous dirait qu'ils sont régis par les instincts, les prétendues lois de la nature. Ce que Vinciane Despret s'ingénie à nous montrer c'est tout ce jeu d'invention, mais aussi de ruses et de détournements d'usages, de bricolage, dont sont capables les oiseaux, dans le sillage que ce que Michel de Certeau a pu initier concernant les agirs humains. Les oiseaux oscillent aussi entre une reprise d'habitudes et de coutumes, et l'invention de nouveau et d'inattendu.

Dans un autre jeu de renversement, il semblerait pour les oiseaux que ça ne soit pas qu'eux qui font le territoire, mais le territoire aussi qui les fait : une « forme qui engendre et façonne des affects, des relations, des manières de s'organiser ». Il s'agit à la fois de se conformer au milieu et de conformer le milieu à soi. Il y a des « manières d'habiter qui métamorphosent l'être ». (p119)

Enfin, le territoire permet à la fois de rassembler et de séparer. Il permet de définir la proximité comme de tenir la distance.

Vinciane Despret dépasse aussi des visions utilitaristes, fonctionnelles du territoire et des vies en général : « toutes les conduites ne sont pas forcément adaptées ni utiles ». Beaucoup de théories ont été élaborées au prisme de la question « à quoi ça sert ? ». D'autres regards permettent de saisir d'autres dimensions.

Ainsi, s'appuyant sur Gilles Deleuze et Félix Guattari, elle envisage le territoire comme agencement de puissances, comme matière à expression où puisse être convoquées les notions d'esthétique et de style. Ainsi les chants, les parades sont des « forces à l'œuvre et des activateurs de force ». Les actes de territorialisation créent des rythmes et des intensités, un « espace différencié à affectivité variable », une manière de capturer les attentions par des ensembles de signes sonores, colorés, de vitesse et de repos.

Dans la fin de son ouvrage, elle nous ouvre ainsi de plus en plus à une vision du territoire comme agencement créateur, des « partitions polyphoniques », où les oiseaux composent ensemble, se répondent, et composent avec l'ensemble des éléments qui les entoure : le vent, l'eau, le feuillage, comme les autres espèces animales par exemple. Il est question d'une invention qui côtoie l'art et la beauté, l'oiseau chantant le monde comme il est chanté par lui. Elle s'ouvre alors à des « cosmopolitiques expressives » (p180). Elle envisage ainsi une dimension géopolitique qui porte le regard sur « l'écologie des communautés vivantes », la manière dont plusieurs individus et espèces se rassemblent dans un milieu pour y vivre et composer ensemble (composer à entendre ici dans sa double acception). Et elle le regarde aussi du point de vue esthétique, où les chants comme invention de vie, les parades, et toutes ces créations animales, activent des puissances et des affects où le monde s'envole dans des élans de grâce et de beauté.

Vinciane Despret fraie alors avec des savoirs poétiques et une poétique des savoirs où la science semble s'ouvrir à des dimensions qu'elle aurait pour beaucoup occultées dans notre imaginaire commun de sciences prétendument froides et objectives.

Quelques prolongements pour ma pratique et ma recherche

L'entraînement mental, en tant que passeur et praticien, irrigue l'ensemble de ma pratique. C'est une démarche méthodologique qui ouvre à la pluralité des points de vue, et à la pluralité des discours sur

le monde. Cette mise en jeu polyphonique, envisagée comme richesse et ouverture, résonne avec celle entreprise ici par Vinciane Despret.

Au sortir de cette lecture, cela me rappelle l'importance en EM de ne pas avoir et transmettre une vision monolithique de chaque discipline. S'il s'agit d'éclairer des situations par différents aspects convoquant différentes disciplines (sociologique, psychologique, éthologique, historique, etc.), il s'agirait aussi de se méfier de ce qu'on appelle l'aspect sociologique, psychologique, historique, éthologique, etc. En effet, à l'intérieur de chaque discipline, il existe des conflits de discours qui mettent en jeu des regards et des positions différentes, référant à des sensibilités, des méthodologies, des valeurs, des principes et des styles très différents, et parfois contradictoires.

Par exemple, il me semble qu'il y a énormément de commun dans le regard porté par Rancière, De Certeau, et Strum sur leur vision du social (et du politique) comme processus, capacité d'invention et de détournement alors qu'ils viennent respectivement de la philosophie, de la sociologie, et de l'éthologie. Leurs complicités d'approche me paraissent beaucoup plus évidentes qu'elles ne le sont entre Bourdieu et De Certeau par exemple qui présentent des approches plus contradictoires (Bourdieu s'attachant aux forces de reproduction), alors qu'ils émanent de la même discipline académique.

Ainsi, s'il reste bien sur pertinent de dégager des aspects pour ouvrir la possibilité de différents regards sur une situation, et de distinguer ces regards pour ne pas en faire de la salade, il me semble que cela pourrait être étayé par d'autres appuis que les disciplines académiques, qui me semblent bien fragiles au regard parfois du peu de cohérence qu'elles proposent sur leur objet. Nous pourrions par exemple, pour dégager des aspects, lire les situations à travers l'angle des sensibilités (cela résonne si je me souviens bien avec ce qui est proposé dans le Manifeste de Peuple et Culture) : lire la situation au prisme d'une sensibilité au social, d'une sensibilité au psychologique, d'une sensibilité à l'histoire, d'une sensibilité à l'animal. Ce qui me semble bien différent que ma référence aux découpages disciplinaires, puisque à partir d'un type de sensibilité on peut aller puiser dans les disciplines qui semblent afférentes, ou dans d'autres qui peuvent aussi les informer, ou bien dans d'autres types encore de savoirs que ceux académiques. Cela me semble aussi proposer une formulation plus ouverte que celle qui définit l'opération « dégager les aspects » par « éclairer les situations par référence au langage des sciences ». Et, d'un point de vue pédagogique, elle me semble en plus davantage propice à être saisie par les stagiaires, en butte parfois avec la peur de « ne pas en savoir assez », permettant de cultiver cette sensibilité par des voies moins « savantes » (autoriser), tout en offrant aussi la possibilité de cheminer vers des savoirs constitués (cultiver la curiosité épistémologique).

Ce livre me rappelle encore une fois l'importance d'animer le conflit entre les différents savoirs, cultiver les zones de frottement. Pour éviter notamment l'imposition d'un regard, d'une grille de lecture massive, monolithique, qui créerait une forme d'emprise sur les manières de lire le réel, une réduction, un étouffement. Cela me pousse aussi à créer des diagonales entre les disciplines, cultiver l'interdisciplinarité, ou plutôt l'indiscipline. Pour varier les modes d'attention, les pistes d'interprétation afin d'ouvrir le monde, et le « multiplier ».

Les savoirs agrandissent notre appréhension du réel, c'est ce que ne cesse de nous souffler Vinciane Despret. Cela résonne aussi avec ma curiosité inextinguible, et me pousse en tant que pédagogue, à ne pas dénier cette fonction de passeur vers des savoirs qui peut être la nôtre. Ce qui multiplie alors, (dans des dispositifs d'éducation ouverts et sans programme imposé) les questions sur les choix opérés sur les savoirs qui sont mis en circulation, et la manière de les faire circuler. Quelles formes de transmission existent-il dans l'éducation populaire, et quelles seraient celles à inventer ?

Du point de vue de la méthode de recherche, cet ouvrage m'enclie à faire une recherche *avec* et non pas *sur*. Envisager les rencontres avec les personnes et les matériaux comme autant de sujets avec qui dialoguer, et non pas des objets de savoir. Et cette vision de la recherche me semble résonner avec la démarche de recherche-action : un praticien qui rencontre d'autres praticien.e.s et fait récits à partir de ces rencontres, un sujet impliqué et situé qui en rencontre d'autres et élabore à partir de ces implications, sans tentative (et tentation) d'objectivité.

La position entretenue par Vinciane Despret vis-à-vis des discours d'ornithologues m'inspire aussi. Se refusant de trancher en arbitre pour ouvrir à la variété des pratiques et des points de vue, tout en se questionnant sur ce qu'ils permettent de voir, de sentir, de vivre, et ce qu'elles occultent, ferment. Cela me parle aussi d'envisager la pertinence de chacune des pratiques, de chacun des discours, les considérer en tant que tels, tout en les travaillant en résonnance les uns avec les autres, de manière à tenter de saisir leurs modes d'attention (et d'inattentions), ce qu'ils ouvrent (et ce qu'ils ferment). Ne pas seulement les considérer comme matériel neutre mais aussi dans leur valeur (ce qui leur importe). Enfin, cette résistance à la généralisation pour s'intéresser aux variations et à ce qui se dit dans les différences fait écho à mon désir de recherche. Envisager ce que nous dit l'éducation populaire du point de vue du rapport au savoir en tant que site ouvert de pratiques et de discours, et ce que ça peut nous raconter des pratiques éducatives (et non tenter de définir ce que serait ou ne serait pas un rapport au savoir d'éducation populaire). Il s'agit alors dans un champ prétendument unifié (puisqu'il se réclame du même nom : éducation populaire) de s'intéresser aux foisonnements des positions, des styles, envisager les zones de frottements, les frontières et leurs porosités, et étirer les contradictions, non pas pour définir, mais pour ouvrir la description et multiplier les formes éducatives et leurs (non) savoirs.